Introduction

Une triade fondamentale : foi, amour et espérance

L'espérance est une notion typiquement, pour ne pas dire spécifiquement, biblique. Certes, chacun nourrit des *espoirs* : espoir de réussir tel concours, de surmonter telle épreuve, de trouver un conjoint ou un meilleur travail. La liste pourrait se prolonger à l'infini. Mais l'espérance est autre chose. D'abord par sa nature. L'espoir a toujours une part d'incertitude ; l'espérance est de l'ordre des convictions. L'espérance diffère aussi par sa visée : elle va au-delà de la situation immédiate, au-delà même, d'une certaine façon, de l'individu, pour s'attacher à des réalités ultimes. C'est peut-être pour cela qu'elle est si souvent contestée : sur quelles bases objectives pourrait-on forger des convictions fortes au sujet de l'avenir de notre monde ou de l'humanité ? Flaubert, déjà, parlait avec ironie de « cette belle espérance, qui consiste à croire sans preuve, à adorer ce qu'on ignore et à attendre avec ferveur ce qu'on ne sait pas du tout[1] ».

De fait, l'espérance est un aspect central de la foi chrétienne. Dans l'Ancien Testament déjà, on trouve environ soixante-dix fois des mots formés à partir des racines *qwh* ou *yḥl* (« espérer »). Le psalmiste exprime parfaitement l'attitude qui devait être celle de tout Israël lorsqu'il dit :

> *J'espère en l'Éternel, mon âme espère, et je m'attends à sa parole. Mon âme compte sur le Seigneur, plus que les gardes ne comptent sur le matin, que les gardes ne comptent sur le matin. Israël, attends-toi à l'Éternel ! Car la bienveillance est auprès de l'Éternel, et la libération abonde auprès de lui.* (Psaumes 130.5-7)

1. Gustave Flaubert, *La tentation de Saint Antoine*, 1849, p. 344.

© Farel – Tous droits réservés – XL6.com

Dans le Nouveau Testament, les mots « espérance » (en grec *elpis*) et « espérer » (*elpizō*) reviennent pratiquement quatre-vingt-dix fois. L'apôtre Paul lui-même en souligne l'importance : au-delà des prophéties et manifestations extraordinaires de l'Esprit, au-delà même de la connaissance, la vie chrétienne consiste en une triade irréductible, dont l'espérance : « Maintenant ces trois choses demeurent : la foi, *l'espérance*, l'amour[2] » (1 Corinthiens 13.13).

Mais qu'est-ce, précisément, que l'espérance chrétienne ? Pour de nombreux croyants, hier comme aujourd'hui, elle concernerait essentiellement l'immortalité de l'âme et la vie après la mort, l'âme quittant « l'enveloppe » du corps matériel pour trouver un repos éternel au ciel. En réalité, cette compréhension provient essentiellement de Platon, philosophe grec du V^e^ siècle avant Jésus-Christ. Pour Platon et ses successeurs, le monde sensible avec ses « formes » n'est qu'une copie, un pâle reflet du monde immatériel de l'âme, des dieux et des « idées ». La vraie sagesse consisterait à ne pas s'y attacher et à aspirer à l'existence spirituelle qui se trouve au-delà de la vie présente.

On le sait, des versions plus ou moins christianisées de cette philosophie ont souvent conduit, dans l'Église, à une indifférence à l'égard des problèmes de société et à une préoccupation missionnaire limitée au salut des « âmes ». C'est bien cette perspective que Karl Marx a critiquée en parlant de « l'opium du peuple » :

> *La religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'un état de choses sans esprit. Elle est l'opium du peuple. Le bonheur réel du peuple exige que la religion soit supprimée en tant que bonheur illusoire du peuple. Exiger qu'il renonce aux illusions concernant son état, c'est exiger qu'il soit renoncé à un état qui a besoin d'illusions. La critique de la religion est*

2. Cf. aussi Romains 5.1-5 ; Galates 5.5-6 ; Colossiens 1.4-5 ; 1 Thessaloniciens 1.3 ; 5.8 ; Hébreux 6.10-12. Sur l'importance de l'amour, voir D. Cobb, « Mais le plus grand, c'est l'amour : un regard sur 1 Corinthiens 13 », *La Revue réformée* 279/3 (2016), 75-90.

© Farel – Tous droits réservés – XL6.com

donc, en germe, la critique de cette vallée de larmes, dont la religion est l'auréole[3].

Pour Marx, en déplaçant l'accent de la vie « d'ici-bas » à une éternité « là-haut », la religion aurait pour but de rendre les populations insensibles à la souffrance, à l'injustice et à l'oppression. Elle deviendrait ainsi un palliatif encourageant le désengagement politique ou civil et nourrissant des rêves utopiques incapables de se concrétiser dans « ce bas monde ».

Cela étant dit, les mentalités ont changé depuis le XIXe siècle, le balancier allant parfois d'un extrême à l'autre. L'Église en Occident est aujourd'hui nettement moins influencée par des perspectives platoniciennes que par l'insistance moderne ou postmoderne sur l'instant présent et par l'immédiateté de la société connectée. Cela est vrai en particulier des milieux évangéliques. Dans les livres chrétiens, les prédications et la louange, l'accent porte maintenant, le plus souvent, sur ce que « je » vis présentement avec Dieu, ce dont il « me » comble aujourd'hui. L'essentiel se trouve dans le fait qu'à chaque instant je peux me blottir dans les bras du Père. Pour dire les choses de façon caricaturale en reprenant la triade paulinienne, si la foi et l'amour restent au centre des conceptions de la vie chrétienne, *l'espérance* est souvent négligée, au point de disparaître. « L'eschatologie », c'est-à-dire l'enseignement biblique sur la fin de l'histoire et notre espérance ultime, est davantage perçue comme un mot académique barbare que comme ce qui fait battre le cœur des croyants. Pourtant, tel un tabouret qui perd un de ses pieds, une vie chrétienne privée de l'espérance est non seulement bancale mais risque fort de s'effondrer.

Il faut reconnaître que, dans ce domaine, l'Église ne fait que suivre l'évolution des mentalités ambiantes. Une conséquence de deux guerres mondiales et d'innombrables autres conflits a été la quasi disparition des grandes idéologies humanistes, comme le rêve d'un Progrès inéluctable grâce à la Science ou encore le

3. K. Marx, *Introduction à la Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, 1843.

© Farel – Tous droits réservés – XL6.com

communisme. Ces idéologies, en fabriquant des « métarécits » ou visions globales de la réalité, prétendaient conduire l'ensemble de l'histoire et de l'humanité au bonheur. Leur incapacité à réellement produire un monde meilleur ou à éviter la mort insensée de millions d'êtres humains a eu pour résultat que la société occidentale a perdu sa capacité à se projeter réellement dans le futur. Le pessimisme des jeunes relevé par de nombreux sondages le montre bien, comme aussi les perspectives moroses d'une grande partie de la population. Au niveau culturel, les craintes du catastrophisme trouvent expression dans la science-fiction dystopique – tout de même mêlée d'improbables *happy endings* – d'Interstellar, d'Elysium, et d'autres, ou se noient dans la gratification immédiate des films à la « Marvel » qui divertissent en faisant oublier le monde réel.

Qu'est-ce donc que l'espérance ? Comment la définir ? Sur quoi se fonde-t-elle ? S'agit-il vraiment de « croire sans preuve, d'adorer ce qu'on ignore et d'attendre avec ferveur ce qu'on ne sait pas du tout » ? C'est à ce genre de questions que le présent livre veut s'intéresser. Commençons par regarder le point de départ de l'espérance telle que le christianisme la définit : le Christ lui-même.

© Farel – Tous droits réservés – XL6.com

Chapitre 1

Le point de départ : la résurrection du Christ

Le Christ mort… et ressuscité[1]

Si l'on devait résumer en quelques mots l'essentiel de la foi chrétienne, ce serait incontestablement « Jésus-Christ ». Par-dessus toute autre chose, c'est Christ lui-même qui sépare le *christ*-ianisme des autres religions, philosophies, systèmes de pensée ou croyances. Sans lui, la Bible et l'Église pourraient se démarquer, sur des points de détail, d'autres livres ou communautés de foi. Mais ces différences toucheraient à la périphérie et non à l'essentiel. C'est Jésus-Christ qui donne à la foi chrétienne sa vraie originalité.

Cette originalité n'est pas uniquement liée à l'enseignement de Jésus. Elle découle surtout d'une affirmation qui revient constamment dans le Nouveau Testament, à savoir que Jésus de Nazareth, qui a été crucifié sur une croix romaine, est ressuscité des morts. Comme Paul le dit en Romains 8.34 : « Le Christ-Jésus est celui qui est mort ; bien plus, il est ressuscité, il est à la droite de Dieu, et il intercède pour nous. » Au cœur de la foi chrétienne se trouve cette double affirmation : Jésus-Christ a été mis à mort le vendredi saint et il est sorti du tombeau vivant deux jours plus tard. Des deux parties de cette affirmation, laquelle est la plus importante ? La question n'a pas de sens. Sans mort il ne peut y avoir de résurrection. Mais sans la résurrection du

1. Il n'entre pas dans la perspective du présent ouvrage d'aborder l'aspect proprement apologétique de la résurrection de Jésus-Christ. La fiabilité historique de cet événement a été défendue ailleurs, le plus récemment par Nicolas T. Wright, *Surpris par l'espérance* (coll. Sel et lumière), Charols, Excelsis, 2019, en particulier au chapitre quatre.

© Farel – Tous droits réservés – XL6.com

Table des matières

Introduction
Une triade fondamentale : foi, amour et espérance 3

Chapitre 1
Le point de départ : la résurrection du Christ 7

Chapitre 2
Qu'attendons-nous ? Le ciel ou la résurrection ? 19

Chapitre 3
Peut-on encore parler de l'enfer ? 31

Chapitre 4
La création a-t-elle un avenir ? 45

Chapitre 5
À quoi peut ressembler une vie d'espérance ? 57

© Farel – Tous droits réservés – XL6.com